

pris conscience de sa force, ce mouvement ne s'est manifesté que lorsque la production ayant acquis un vaste développement, qui nécessitait des capitaux considérables, l'ouvrier comprit qu'il n'avait plus aucune chance de devenir patron. Partout où cette situation existe, l'instinct de la classe ouvrière s'éveille et les travailleurs, constatant l'inanité de l'effort individuel, s'unissent pour obtenir une élévation de leur salaire et le plus de bien-être pour l'avenir.

Pour ces raisons, le mouvement ouvrier des temps modernes prit naissance en Angleterre, premier pays affecté par la révolution industrielle, c'est-à-dire la substitution de la machine au travail manuel. Lorsque ce changement se fut effectué, l'habileté en affaires — l'habileté déployée dans l'achat des matières premières, dans l'appel aux capitaux, dans la conduite de la fabrication et de la vente des produits ouverts, — devint le facteur prédominant du succès, plutôt que l'habileté de l'artisan, si bien que les ouvriers experts en leur métier, mais dépourvus des connaissances qui, seules pouvaient les élever au-dessus de leur condition, se trouvèrent condamnés à travailler toute leur vie pour le profit d'autrui. En unissant leurs forces pour traiter de pair à égal avec leurs patrons, il s'efforcent, avec plus ou moins de succès, de modifier la situation à leur avantage.

Les premières unions ouvrières dont on trouve la trace au Canada furent, tout naturellement, fondées par des immigrants venant de Grande-Bretagne ou des Etats-Unis. La plus ancienne de celles sur lesquelles on possède des informations sûres, fut une organisation des imprimeurs de la cité de Québec, qui existait en 1827. Il y eut à Montréal une union des cordonniers vers 1830 et une union des tailleurs de pierre vers 1840. Dans Ontario, il existait à York (maintenant Toronto), une union des imprimeurs en 1834 et, bientôt après, d'autres unions, celles des cordonniers, des tonneliers et des maçons virent le jour. Plus tard, apparurent successivement les unions des constructeurs de navires et calfats, de Kingston, Ontario (1848-50), de Victoria, C.B. (1862) et d'Halifax, N.-E. (1863), celles des fabricants de voiles, de Québec (1858) et des débardeurs de St-Jean, N.-B. (1865). Ces associations, organisées dans nos villes maritimes, recevaient leurs inspirations de la Grande-Bretagne et tiraient de ce pays un grand nombre de leurs membres.

Ces premiers groupements avaient tous un caractère purement local, à l'image de ceux de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis d'alors. Toutefois, il se forma en ce dernier pays, vers 1850 et 1860, un nombre considérable d'unions ouvrières nationales, lesquelles étendirent leurs opérations jusqu'au Canada, car ces deux pays voisins ne constituaient, pour ainsi dire, qu'un seul marché du travail. Des délégués de l'Union Typographique de Toronto assistèrent à l'assemblée annuelle de l'Union Typographique Nationale des Etats-Unis, en 1867, et le nom de cette organisation fut modifié en 1869, en vue d'embrasser les unions locales canadiennes; elle devint alors l'Union Typographique Internationale. D'autres unions nationales des Etats-Unis suivirent l'exemple des imprimeurs, changèrent leur nom et invitèrent les unions canadiennes à entrer dans leurs rangs; cet appel eut un tel succès qu'à l'heure actuelle la majorité des ouvriers syndiqués canadiens sont affiliés aux organisations inter-